

L'absence du patronyme et le choix des prénoms dans Cette fille-là de Maïssa Bey**Dr. Bouchra ROUMANE**Faculté des lettres et des langues, Université Abderrahmane Mira - Béjaïa,
bouchra.roumane@univ-béjaïa.dz

Soumis le: 04/03/2025

révisé le: 29/04/2025

accepté le: 30/04/2025

Résumé

Le nom et le prénom se présentent comme une étiquette sociale qui nous renseigne sur le statut des personnages dans le roman. L'auteur, par son choix des prénoms de ses personnages ou par sa volonté de ne pas leur attribuer des patronymes, offre au lecteur l'occasion de construire une représentation de ces personnages. Le choix des prénoms des personnages féminins est problématique dans Cette fille-là, roman de Maïssa Bey, paru en 2001. Il s'agit de l'histoire de neuf femmes dans une pension où survivre est un défi quotidien. En mêlant le récit de sa propre vie avec celui des autres pensionnaires dont elle écoute les confidences, Malika reconstruit l'histoire de la femme en Algérie et s'interroge sur le lent travail d'effacement de la mémoire.

Mots-clés: Roman, nom, prénom, personnage, patronyme.

The absence of surnames and the choice of first names in Maïssa Bey's novel "that girl"**Abstract**

The first and the last names are social labels that tell us something about a character's status in the novel. The author's choice of first names for her characters, or her decision not to give them surnames, gives the reader the opportunity to construct a representation of these characters. The choice of first names for the female characters is problematic in Cette fille-là, a novel written by Maïssa Bey and published in 2001. It tells the story of nine women in a boarding house where survival is a daily challenge. By interweaving the story of her own life with that of the other boarders whose confidences she listens to, Malika reconstructs the history of women in Algeria and questions the slow process of memory.

Keywords: Novel, surname, first name, character, patronymic.

Auteur correspondant : Dr. Bouchra ROUMANE, bouchra.roumane@univ-béjaïa.dz

Introduction:

En littérature, tout est fiction, et cette dernière pourrait être inspirée de la réalité. En effet, la fiction renvoie à tout ce qui relève de l'invention et de l'imagination, mais le roman est aussi le reflet d'une réalité, il en est parfois même une imitation. Il s'agit d'une création d'univers imaginaire qui pourrait être inspirée de la vie de l'auteur, de sa société ou d'une autre situation dont il était témoin. Les personnages dans l'histoire sont parfois l'image d'une ou de plusieurs réalités de ce même vécu. Tout ce qui tourne autour de ces personnages est significatif pour évoquer une réalité dont on est conscient ou inconscient.

Le romancier, en inventant son récit, s'efforce de ne pas laisser de traces de cette réalité pour que son œuvre soit purement de la fiction. Par rapport à cette idée de récit fictionnel, les personnages pourraient, paradoxalement, faire référence à des personnes réelles à travers plusieurs signes. Parmi ces signes évocateurs de la réalité, on cite le nom et le prénom des personnages dans le roman. Ils se présentent comme une étiquette sociale qui nous renseigne sur le statut et l'état civil des personnages. Nous retrouverons dans certains romans, des appellatifs constitués simplement de prénoms et dans d'autres textes, il ya comme un besoin de compléter le nom par un patronyme pour attribuer au personnage un statut plus marqué⁽¹⁾.

Les noms et les prénoms contribuent également à tisser l'imaginaire du récit et à faire évoluer la trame narrative. En effet, en plus de déterminer le destin des personnages, le choix des noms et des prénoms pourrait façonner le récit en fonction de ce que ces derniers pourraient signifier dans le roman ou pour le lecteur selon son interprétation individuelle ou par rapport à son appartenance à une collectivité. Les appellations dans le récit sont évocatrices de sens, elles informent sur le caractère et la personnalité des personnages, elles sont également évocatrices de l'univers collectif du récit. Tous deux, noms et prénoms, sont attribués en cohérence avec l'univers du roman.

L'étude des noms et des prénoms dans le texte littéraire, appelée aussi l'onomastique des noms des personnages occupe une place importante dans le champ des analyses littéraires. Plusieurs questions se posent à ce niveau: Comment les romanciers choisissent-ils les noms des personnages dans le roman? Pourquoi donnent-ils tant d'importance à ce choix? Cette tâche de décider des noms des personnages pourrait-elle avoir un impact sur l'histoire du roman? Pourrait-elle être responsable des différentes représentations d'ordre social et psychologique du côté de l'auteur et du côté du lecteur?

En essayant de répondre à toutes ces questions, commençons par dire que l'auteur, par son choix des prénoms de ses personnages ou par sa volonté de ne pas leur attribuer des patronymes, offre au lecteur l'opportunité de construire une représentation du personnage ou d'interpréter les enjeux de cette décision dans et en dehors du roman. Ce sont en effet les points d'interrogation qu'entraînent la lecture du roman *Cette fille-là* de Maïssa Bey paru en 2001 dans lequel, le choix des prénoms féminins s'avère problématique.

C'est d'abord l'histoire de neuf femmes dans une pension de famille où vivent vieillards, filles mères et débiles. Malika, la narratrice, est à la recherche de son identité. Elle raconte son histoire et celles des autres personnages féminins dans la pension. Il s'agit d'un récit éclaté racontant la mémoire individuelle, collective, l'histoire et la marginalisation sociale.

Maïssa Bey nous parle d'une fille née d'un père inconnu, une fille sans père est une fille sans nom, ce même père qui est inconnu serait aussi méconnu dans l'histoire puisqu'on raconte qu'il est français et que Malika est née d'une relation d'une mère algérienne et d'un père français. Toute la problématique se porte sur ce nom, non existant et sur un prénom attribué pour remettre en question toute l'existence de Malika.

On raconte dans le roman les conditions dures de ces femmes mises en marge de la société pour des erreurs qu'elles n'ont pas commises. Cet asile est devenu pour toutes ces femmes leur seul refuge et il l'est encore plus pour Malika, la protagoniste. Cette dernière, trouvée sur une plage par deux ivrognes, est introduite dans cet hospice avec un dossier sur lequel on inscrit en lettres capitales FIC pour signifier: Forte instabilité caractérielle. Il s'agit d'une instabilité qui réside même dans la signification de son prénom dans le roman, car elle est *Malika* la reine, selon

la première signification du mot, mais elle est aussi Mlaikia pour signifier *la possédée* par rapport à son caractère étrange et surtout révolutionnaire. Aucune de ces deux appellations n'a pu changer la réalité triste de *Malika*, reconnue toujours dans sa société comme fille de l'erreur.

Dans cet hospice, Malika collecte les discours des autres femmes et les réécrit en racontant son propre récit, elle, une fille née hors mariage d'une relation franco-algérienne. En mêlant le récit de sa propre vie avec ceux des autres pensionnaires dont elle écoute les confidences, Malika ou M'laykia reconstruit l'histoire de la femme en Algérie et s'interroge sur la problématique de l'effacement de la mémoire. Le roman de Maïssa Bey, comme toutes les autres fictions des écrivaines algériennes de la décennie noire raconte et transmet l'image sociale de l'époque et du vécu de l'écrivaine.

En effet, chaque récit raconté dans *Cette fille-là*, est rapporté par chacune de ces neuf femmes et réécrit par Malika; au commencement de chaque histoire, l'auteur introduit le prénom du personnage féminin en question. Cette acte ne serait qu'un moyen pour préserver une mémoire. Le fait donc de donner assez d'importance aux prénoms des femmes dans le roman de Maïssa Bey est né d'une volonté de la romancière de protéger une mémoire contre l'oubli et la marginalisation, mais aussi de défendre une existence tant rejetée.

Aïcha, Yamina, M'a zahra, Fatiman M'Barka, Badra, Houriya, Toutes ces femmes, et grâce à Malika, racontent leurs propres histoires pour lever le voile et faire voir leurs souffrances à cause d'une éducation injuste contre la femme dans leur société, d'une soumission au patriarcat, d'un déshonneur, d'une perte de liberté...etc.

1- Le choix des prénoms des personnages entre fiction et réalité:

De cette même façon que ces prénoms permettent de préserver une mémoire, ils font référence à une réalité qui a existé en dehors du tissu fictionnel. Nous évoquerons ici encore cette idée du réel qui s'impose à travers le choix des noms et prénoms des personnages. En effet, le récit de Maïssa Bey est comme ces récits où l'écrivain évite de sortir du champ de la fiction alors que l'histoire est ramenée vers le réel. Elle nous livre une histoire de fiction, mais qui ne peut pas échapper à la réalité, une histoire racontée comme fictionnelle, mais qui est sommée de dire une vérité.

Nous lisons ce lien entre la fiction et la réalité qui se renforce beaucoup plus dans les textes des écrivaines algériennes pour prouver que la fiction s'offre comme un champ de libre expression à toutes ces idées qui ne peuvent pas être révélées directement.

En effet, nous soulignons dans le roman de Maïssa Bey plusieurs représentations du réel de la société à laquelle appartiennent l'autrice, Malika la narratrice ainsi que les autres personnages féminins. La narratrice écoute les récits racontés par les neuf femmes dans le roman, ensuite elle les réécrit dans un tissu fictionnel mais en intitulant à chaque récit par le prénom de la femme concernée par le récit raconté. Nous avons donc ici un chemin tracé entre le passé de ces femmes et le présent de Malika, mais aussi entre le réel amèrement vécu et une fiction tissée avec courage dans le but de valoriser la parole d'une femme qui a perdu son existence dans sa propre société. Si Malika possède ce pouvoir de transformer les histoires des femmes en récits de fiction, elle tâche de préserver les prénoms de ces femmes pour faire preuve d'un vécu réellement supporté.

En plus de raconter les récits des autres femmes, Malika invente son propre récit fictif, racontant les premiers moments de sa vie dans un passé qu'elle ignore réellement. Son seul objectif est de prendre place dans cette société qui la refuse: « *Je suis héritière d'une histoire que je dois sans cesse inventer. Fille de rien, fille de personne.* »⁽²⁾. Les malheurs des autres femmes l'interpellent, ils lui rappellent son propre malheur et celui de toutes ces femmes souffrantes en Algérie pendant et après la colonisation.

Il s'agit donc, dans *Cette fille-là* de la trajectoire du personnage –narrateur Malika, cette trentenaire à la recherche de son identité inconnue. Il s'agit tout au long du roman d'un questionnement identitaire de Malika, la protagoniste mais il est aussi question d'une quête identitaire qui se renouvelle dans chaque histoire des autres personnages féminins. C'est le roman d'une histoire d'une crise identitaire qui serait également l'image de la crise d'une création

littéraire algérienne de toutes ces femmes écrivaines dont l'écriture est née dans un contexte d'urgence.

L'importance que Maïssa Bey accorde au choix des noms et des prénoms ne se justifie pas uniquement dans son roman, elle, l'écrivaine qui n'affiche pas son vrai nom sur ses romans pour confirmer que le destin de ses personnages est lié à leurs noms et que chaque appellation tient sa part dans la construction du personnage, considère qu'aucun nom attribué au personnage n'est gratuit, tout comme le choix de son pseudonyme à elle.

En réalité, c'est ma mère qui a pensé, au moment où il a fallu choisir le pseudonyme, à ce prénom qu'elle avait déjà voulu me donner à la naissance... Et en remontant plus loin encore, nous avons découvert que l'une de nos grands-mères maternelles portait ce nom de Bey suivi d'un autre nom que j'ai éliminé. C'est donc par des femmes que j'ai trouvé ma nouvelle identité, ce masque qui me permet de dire aujourd'hui, de raconter, de donner à voir sans être immédiatement reconnue⁽³⁾.

Maïssa Bey, de son vrai nom, Samia Benameur, explique lors d'une interview que son pseudonyme lui a été procuré grâce aux femmes; son prénom a été choisi par sa mère, *Maïssa*, le prénom qu'elle avait voulu lui donner à la naissance, et le nom de Bey était le nom d'une de ses grands-mères. Un nouveau nom et un nouveau prénom reflètent une nouvelle identité qui s'affiche comme un masque permettant à l'auteur de révéler toute vérité sans être reconnue.

2- Un prénom: une voix, une identité:

Un peu loin de l'histoire du roman, nous découvrons dans les propos de Maïssa Bey, l'importance que cette dernière octroie au choix du nom ou du prénom dans sa vie et dans celles de ses personnages. En plus de sa charge significative et de sa portée sémantique, le nom est cet indicateur de toute identité révélée ou pas dans le récit, notamment lorsqu'il s'agit de l'identité des femmes qui sont, dans la plupart des cas, portraits de leurs noms et prénoms.

J'ai tout simplement envie de dire ma rage d'être au monde, ce dégoût de moi-même qui me saisit à l'idée de ne pas savoir d'où je viens et qui je suis vraiment. De lever le voile sur les silences des femmes et de la société dans laquelle le hasard m'a jetée, sur des tabous, des principes si arriérés, si rigides parfois qu'ils n'engendrent que mensonges, fourberies, violence et malheurs⁽⁴⁾.

Dans cette combinaison de l'histoire de Malika et des autres femmes, nous lisons le récit de la condition de la femme dans une société qui les oblige à vivre en silence et à se soumettre à un mode de vie strict et arbitraire. Malika ou *Malika*, en mêlant les événements de son présent dans l'hospice, aux faits relevant du passé des huit autres femmes dans le roman, brise ce silence et fait entendre toutes les voix féminines en racontant leurs souffrances. Les personnages féminins dans *Cette fille-là* se révoltent contre l'enfermement, le mutisme et l'oppression ; elles se livrent à Malika, cette femme qui ne connaît rien de son identité. Elle se transforme donc en écouteuse puis se met à écrire pour faire parler les souffrances de toutes ces femmes et de tenter de se retrouver, elle-même, dans toutes ces vies.

L'héroïne, Malika, comme l'écrivaine, se permet de tout dire dans le roman, mais avec une identité mensongère, une identité qui lui a été imposée et qu'elle continue encore à en ignorer les origines. Elle exprimait tout au long du récit sa rage d'être venue au monde et le fait de ne pas connaître son identité l'intrigue et l'introduit dans un conflit vis-à-vis d'une société injuste faite de tabous et de violences.

Malika, Aïcha, Fatima, Yamina, Ma'Zahra, Zina, Kheira, M'barka, Badra, Houriya. A chacune de ces femmes son histoire qui se rattache à son prénom et à son nom s'il existe ou s'il est donné dans le roman. Tous les deux, nom et prénom, sont étroitement liés à son existence. Toutes ces femmes, se livrent à Malika, la narratrice pour se guérir de leurs souffrances liées toutes, à l'existence d'un homme: le mari, mais aussi le père. En effet, il est aussi question dans le roman, d'un problème de parenté et qui est profondément lié à un déchirement identitaire dû à la colonisation. Cette dernière idée pourrait justifier la raison de l'absence des patronymes dans le roman de Maïssa Bey qui ne serait qu'une façon pour l'auteure de faire le portrait de toutes ces femmes meurtries et victimes d'un père ou d'un mari dans la société algérienne. A ce propos,

Bey reconnaît: «*Ce n'est qu'après avoir fini d'écrire toutes ces histoires que j'ai pris conscience de cette représentation négative des pères dans mes histoires. Il n'y avait là aucune préméditation.*»⁽⁵⁾

Il est à noter qu'en plus de l'absence des patronymes dans le roman, nous avons souligné que lorsque le nom «père» est cité, cela se fait toujours par le biais d'un article et non pas par un adjectif possessif. C'est, en effet, ce qui renforce cette idée de l'absence de toute filiation dans le récit ainsi que l'effacement des relations père-fille dans le roman. La figure paternelle, signe de filiation et de sécurité identitaire, s'affiche rarement dans *Cette fille-là*, ne serait-ce que pour être critiquée ou remise en doute. Cette représentation négative du père est presque présente dans toutes les histoires de Maïssa Bey.

La figure du père, au-delà de sa représentation sociale, signifie sur le plan psychologique l'idée d'un sentiment de sécurité et de stabilité. C'est le sentiment absent ou plutôt perdu dans l'histoire. Aucune de ces neuf femmes ne se sent en sécurité, elles sont toutes à la recherche d'une stabilité identitaire, sociale et psychologique et à leur tête la protagoniste Malika qui tente de se retrouver dans toutes ces histoires et de se procurer une identité. Malika, la narratrice ne connaît pas son père, elle le cherche pour trouver son identité qui lui permettrait de se libérer de ces regards méprisants et blessants au sein de la société. Elle essaye de guérir ses blessures en réécrivant celles des autres femmes dans le roman. Ces dernières, contrairement à Malika, ont toutes connu leurs pères, mais chacune a été blessée par lui, et c'est cette blessure qui entraîne la perte d'une identité stable, le sentiment de l'insécurité et de la peur. *Elle découvre ébahie, que les pères peuvent parfois être proches de leurs enfants et de leurs femmes. Les écouter, leur parler. Les toucher.*⁽⁶⁾

Le père, dans la plupart des récits racontés, mis à part le récit de Malika, où la figure paternelle est complètement inconnue, se montre fort, viril et assure une puissance morale et physique sur la femme. Paradoxalement, cette figure parentale est représentée négativement dans tout le roman et presque dans la plupart des romans de Maïssa Bey.

3- Absence des patronymes et significations des prénoms dans le récit: une nouvelle stratégie narrative:

Pour dénoncer cette figure paternelle et cette position oppressive du père, Bey le cite sans adjectif possessif, et se focalise sur le prénom du personnage féminin pour ne plus citer ou porter une minimum d'importance au nom du père, au nom de famille ou au patronyme.

On assiste à une seule histoire où le nom du père est cité comme une nécessité pour rappeler les souffrances que peut engendrer cette figure paternelle chez le personnage féminin Aïcha :

Pour son père, Mohamed Benzemat, Aïcha est sa deuxième fille. Aussi, c'est plus que ne peut supporter son honneur, sa virilité.

La figure du père est presque exclue dans *Cette fille-là*. Ce père est la cause de ses peines, pour toute femme citée dans le roman, il est le premier à avoir exclu sa fille, à l'avoir marginalisée. D'ailleurs, on le remarque bien dans le titre, une misogynie signifiée dans le démonstratif « cette », suivi de l'adverbe distal *là* pour marginaliser cet enfant de sexe féminin.

En effet, la figure du père est sujette à exercice d'effacement dans les romans de Maïssa Bey pour exprimer sa dénonciation de cette attitude négative du père envers la fille dans la société. Le père, symbole de sécurité, d'appartenance, de sûreté, est absent dans le roman en choisissant de ne pas citer son nom, parce qu'il est, dans l'histoire, signe de douleur et de souffrance pour sa fille:

Prénom: Malika

Nom du père: X

Nous lisons, dans le roman de Maïssa Bey, l'histoire de ce père qui a abandonné sa fille avant même sa naissance, mais nous lisons également plusieurs histoires de pères qui ont refusé d'une manière ou d'une autre sa fille tel que ce père qui a refusé de déclarer aux autorités administratives la naissance de son bébé de sexe féminin, voulant un jour tuer cette même fille parce qu'il doutait de sa pureté.

Malika, Aïcha, Zina, Fatima, Mbraka, Ma'Zahra, Houria, Kheira, pour chacune de ces femmes, le père est là, présent dans son histoire, et si, dans la plupart des histoires, la figure paternelle est source de douleur, on la trouve citée timidement, violemment et anonymement.

Revenons à cette notion des noms propres dans le récit de Maïssa Bey, le nom propre s'offre, comme un signe méritant une exploitation et nécessitant une explication et une interprétation minutieuses parce qu'il est évocateur de vérité et parce qu'il est doté d'une charge sémantique menant à une compréhension du récit entier. La présence ou l'absence du nom propre dans le récit pourrait orienter vers différentes lectures du même récit. Dépassant la volonté de déchiffrer le sens d'un prénom ou d'un nom dans un roman, le lecteur pourrait se poser d'autres questions encore plus rigoureuses sur la présence ou l'absence du nom dans l'histoire mais aussi sur la signification de ce dernier par rapport à l'histoire, au projet de l'auteur, à la réception du roman dans la société en général.

Etudier les noms propres dans un roman, c'est se lancer selon Barthes dans une activité d'exploitation des signes, et nous citons ici les signes individuels et sociaux par rapport à la représentation anthropologique de l'œuvre littéraire, cette dernière qui est le produit d'un être social dans et pour une société⁽⁸⁾.

Dans un univers féminin créé par Maïssa Bey, dans son roman *Cette fille-là*, chaque prénom porte une charge sémantique adéquate au vécu, au destin et à l'identité psychologique et sociale de chacune de ces neuf femmes dans le récit. En plus de leurs significations, ces prénoms se veulent comme une étiquette sociale et psychologique qui vient renforcer le statut du personnage par rapport à la trame narrative. En effet, reprenant le prénom de Malika, appelée aussi M'laikia:

«Je vais essayer de commencer par ça. Inscrire déjà ce prénom. Griffes sur la page blanche. Comme une reconnaissance.

Malika

C'est mon nom.

C'est là en toutes lettres.

C'est bon, là, je peux commencer l'histoire.

C'est l'histoire d'une petite fille que l'on a prénommée Malika. Une petite fille trouvée un soir aux abords d'une plage déserte⁽⁹⁾.

La narratrice homodiégétique ne pouvait pas commencer son histoire sans devoir citer le prénom: Malika...*C'est bon, là, je peux commencer*, pour affirmer l'importance de ce prénom pour la suite de l'histoire et que cette dernière n'aurait pas de sens si on négligeait le nom et le prénom du personnage principal. Toute la trame narrative est basée sur l'apparition de ce nom et prénom problématiques. Nous l'avons déjà démontré plus haut, chaque récit de chacune des huit femmes du roman *Cette fille-là*, n'est raconté sans être intitulée que par le prénom du personnage féminin en question. Ce serait une des techniques narratives adoptées par Maïssa Bey pour affirmer l'importance du nom dans l'histoire racontée et la complémentarité entre les deux⁽¹⁰⁾.

Nous avons également remarqué que la narratrice cite son prénom de manière très brève, comme pour se débarrasser de ces lettres qui lui rappellent ses souffrances et sa triste existence. Cela pourrait également être la raison pour laquelle, la narratrice attribue à chaque chapitre consacré à chaque personnage féminin, le prénom de la femme en question, sauf son récit à elle, qui n'a pas été intitulé tout au long de son parcours narratif. Son existence alterne avec celles des autres femmes dans le roman.

En intitulant chaque récit par le prénom du personnage, Bey met en œuvre un nouveau procédé narratologique. En outre, entre chaque récit et l'autre, la narratrice revient à son propre récit pour s'ajouter à toutes ces femmes souffrantes et pour se retrouver dans chacun de ces récits racontés. En effet, le fait de revenir à sa propre histoire en passant d'un récit à un autre, expliquerait mieux l'aspiration de la narratrice à se retrouver dans toutes ces histoires. Elle, qui ne possède pas de nom ni de vrai prénom, tente de s'offrir une identité dans toutes ces identités de femmes nommées et prénommées dans le roman; entre toutes ces histoires de femmes, elle espère retrouver sa vraie identité perdue, une perte qui la fait souffrir et qui la pousse à réécrire les souffrances des autres femmes pour se guérir.

La narratrice reproche à sa maman le fait de l'avoir abandonnée, mais aussi de ne pas avoir choisi son prénom, comme pour dire que choisir le prénom de son enfant, est l'une de ces belles choses que la maman puisse lui offrir, lui choisir un prénom, c'est lui choisir une vie et Malika ne retrouve aucun lien logique entre son prénom et sa vie, contrairement à Aïcha, une de ces neuf femmes racontées dans le récit.

En ce qui concerne *Aïcha*, C'est sa maman qui l'a appelée «Aïcha», prénom de sa grand-mère paternelle, «Aïcha» n'est en vérité qu'un surnom, car le personnage s'appelle plutôt Jeanne, et c'est le français qui l'avait prénommée ainsi parce que son père, Mohamed Ben Zemat, a refusé de lui donner un prénom. *Je m'appelle Aïcha. C'était le prénom de ma grand-mère paternelle. C'était ma mère qui...*

C'était pour exprimer sa tristesse et sa colère suite à l'arrivée de cette petite fille alors que le père voulait un garçon qui porte son nom, qui porte le nom de la famille. Le père refuse donc l'existence de la petite fille et empêche son inscription sur le registre civil. Cette existence a été récupérée thématiquement par un pseudonyme donné par la maman: Aïcha

Chaque personnage féminin dans *Cette fille-là*, commence par expliquer, ou plutôt justifier le choix de son nom ou de son prénom en voulant raconter sa propre histoire. Cette explication du nom, ou notamment des prénoms de femmes dans le roman, reflète un lien fort existant entre le nom et le personnage lui-même, mais aussi l'influence du nom et du prénom sur son existence et sa destinée.

Savez-vous qu'avant d'arriver ici, Yamina était une femme qui.... Yamina, un prénom d'origine arabe signifiant plutôt une personne droite, un prénom relatif à tout ce qui est éthique, morale. Pour Maïssa Bey, *Yamina*, n'étant qu'un objet sexuel de son mari, découvrira l'amour avec son amant Ali: *Yamina est mariée tôt, à l'âge où sont mariées toutes les filles, dès la puberté.*

Yamina, cette petite fille droite, à la recherche de l'amour et de la douceur, se trouve au cœur de l'adultère avec son amant Ali. C'est avec lui qu'elle a reconnu la douceur. Une douceur qu'elle essaiera de retrouver dans les bras d'autres hommes, après qu'il l'eut abandonnée pour se marier avec une autre, quelques mois plus tard, dans la ville où ils étaient réfugiés.

Le prénom n'est sûrement pas conforme au vécu ou aux conduites du personnage, mais il est choisi par Bey pour défendre cette femme faible à l'image de toutes ces femmes victimes d'hommes, du mariage précoce et d'une société de traditions oppressives.

En effet, cette idée du mariage précoce, nous la retrouvons avec M'a Zahra. Pour ce personnage, le récit commence par sa mort: *«Cette nuit, M'a Zahra est morte. Elle est morte seule, discrètement, sans gémissements, sans appels»⁽¹¹⁾.*

M'a Zahra est un prénom composé, reliant la figure maternelle à celle de la petite fille toute fraîche d'une fraîcheur de rose, cette petite fille brillante, lumineuse, resplendissante comme une rose mais qui va très vite s'éteindre à cause d'un mariage forcé précoce: *«Cette nuit, M'a Zahra est morte. Elle est morte seule, discrètement, sans gémissements, sans appels(...)Elle avait dix ans, oui, vous avez bien lu, dix ans.»*

D'un récit à un autre, dans la successivité des histoires du roman, nous avons l'impression que chaque récit s'ajoute pour illustrer le précédent, pour que chaque personnage se solidarise avec. Nous lisons une narratrice qui tisse les récits des personnages féminins pour peindre en commun leurs existences, leurs souffrances et pour montrer que les prénoms se différencient, mais que les histoires sont les mêmes.

Nous lisons dans le roman de Maïssa Bey que chaque naissance de fille est décrite comme un malheur qui germe et qui doit être anéanti des racines, cette fille provoque la déception du père et la honte de la mère, cette dernière sous l'autorité de son époux, ne pourrait qu'exprimer sa tristesse suite à la naissance de sa fille pour se joindre à la tristesse de son mari, car l'arrivée d'une fille engendre déjà la crainte d'un déshonneur de la famille. Cette petite fille qui arrive va donc être négligée au point de ne pas être nommée, elle sera également maltraitée et continue à subir les injustices d'un système patriarcal même en se mariant, comme le cas du personnage de Fatima.

Dans le récit de *Fatima*, cette fille dont le père a refusé de la déclarer à sa naissance, on lit l'histoire de la naissance d'une fille et celle du mariage précoce. Deux histoires reviennent encore dans ce roman de Massa Bey. Le père de Fatima doutait de sa pureté voulant la tuer pour se débarrasser d'un déshonneur qui le suit tant que sa fille est en vie. C'était ce déshonneur que tout le monde craignait déjà à sa naissance.

Le prénom de *Fatima* a pour signification première l'enfant qui vient d'être sevré. Cette enfant qui commence à se détacher de sa mère. Il est dans le roman de Bey, le prénom d'une femme victime d'un crime qu'elle n'a pas commis.

Fatima a échappé à une mort programmée par son père, ce dernier envers qui, elle n'arrête pas d'exprimer sa haine et sa colère tout au long de son histoire. Sauvée par sa mère, celle qui a donné la vie, à cette petite fille à peine sevrée, plus de deux fois dans sa vie.

Comme Fatima, Kheira aussi est un autre personnage souffrant et condamné dans cet asile, car elle a eu des rapports hors du lien du mariage. Kheira comme Houriya, cette dernière dont le prénom signifie «liberté», son existence est loin d'être conforme à ce concept, elle qui est soumise aux normes sociales et religieuses.

Amoureuse du *roumi*; Houriya doit très vite renfermer cette parenthèse de sa vie car on tue les femmes qui osent défier la guerre et la loi instaurée par les combattants de la liberté. Le récit de Houriya est le dernier de toute l'histoire du roman. Il s'agit de cette liberté qui avait des limites, une liberté contrôlée, assujettie à plusieurs normes religieuses et sociales, mais aussi d'une liberté réclamée dans les récits des neuf femmes.

Le récit se termine par l'histoire de *Houriya*, cette femme dont le prénom est d'une grande portée sémantique. *Elhouriya* ou liberté, ce sentiment que toutes ces femmes espèrent sentir et vivre. Paradoxalement, Houriya, qui a dû quitter son amour pour ne pas être condamnée, n'a pas pu se libérer de l'oppression de sa société qui continue à lui imposer tant d'autres tabous et traditions.

Le rêve de Aïcha était de garder un seul et vrai prénom avant de mourir. Elle préfère le prénom de Aïcha au lieu de celui de Jeanne parce qu'avec Aïcha, elle se sent toujours en vie. Entre la vie et la mort, Aïcha est en pleine crise identitaire. Tout comme *Aïcha*, le père de Fatima n'a pas voulu déclarer sa naissance à l'état civil, et doutant de sa pureté, il a voulu la tuer. Sauvée, dans son récit, Fatima raconte à Malika qu'elle a continué à souffrir du rejet de son père pour la seule raison qu'elle était née fille.

Yamina, à son tour, victime d'un mariage précoce et de la trahison conjugale, elle a vécu l'absence du sentiment de la sécurité *AMANE*, selon ce que pourrait signifier son prénom. *M'a Zahra*, identiquement à Yamina, elle est victime d'un mariage précoce. Entre Ma qui signifie mère et Zahra, ce personnage nous raconte l'histoire de cette petite fleur déjà entraînée dans le monde des adultes.

Nous lisons encore le récit de *M'barka*, cette femme qui comme *Houriya*, a quitté son mari parce qu'elle n'a pas pu lui donner d'enfant. D'autres récits s'ajoutent encore comme ceux de *Badra* qui travaillait chez une famille française mais qui l'appelait Fatma, le prénom donné par les Français à toute femme algérienne pendant la colonisation. Badra ou Fatma s'est retrouvée à la fin de sa vie toute seule sans mari ni enfant, personne d'autre dans la famille ne voulait la prendre en charge.

Toutes les femmes étaient enfermées dans cet asile avec la narratrice Malika, l'enfermement de chacune avait pour cause un moment de liberté vécu mais c'était une liberté très vite condamnée. Nous avons lu des récits de femmes meurtries, victimes d'un homme, d'une société. Elles n'ont que leurs prénoms qui peuvent leur permettre de se rappeler les souvenirs d'un passé douloureux et de s'exprimer dans un présent.

Je suis la possédée.

Mon nom est M'laikia.

Mon corps se dénoue au rythme d'une lancinante mélodie reprise par des femmes couleur de terre et d'ombre, accompagnée de claquement des mains et du martèlement des tambours⁽¹²⁾.

Toutes les histoires sont racontées, dans *Cette fille –là* par des femmes condamnées entre un passé douloureux et un présent achevé et sans futur entre les portes de l'hospice. Malika n'arrive pas à les libérer de leurs douleurs ni de l'enfermement dans l'espace de l'hospice, mais elle tente de préserver leur mémoire et de donner du sens à leurs existences.

En racontant les histoires des autres femmes, Malika raconte sa propre histoire, dans chaque récit. Elle est le narrateur biographe qui dans toutes les identités révélées, cherche sa propre identité dans une sorte de multiplication identitaire. *Malika* ou *M'laikia*, la possédée, habitée par les voix des autres, s'engage à faire entendre leurs voix aux autres: Tout comme l'engagement de Maïssa Bey, la romancière qui, à travers son écriture d'urgence, dénonce l'injustice sociale, l'enfermement, la discrimination et la domination masculine dans un pays dont la mémoire se perd entre le passé d'une Algérie colonisée et le présent d'une nouvelle Algérie blessée et fatiguée, fatiguée comme Malika la narratrice.

Malika, écartée de la société, marginalisée et souffrante à cause de son statut de «bâtarde» s'introduit dans une quête de soi grâce à une représentation de l'autre, dans les récits des autres femmes. Blessée par toute sorte de violation à cause de sa situation sociale et de son passé, Malika ne pouvait pas crier ou réclamer une existence et comme toutes les autres femmes, elle s'enferme dans le silence. Elle affirme s'être exercée à crier en silence.

Conclusion:

En appliquant une analyse des noms et des prénoms des personnages dans le roman de Maïssa Bey, nous avons essayé de montrer que le projet littéraire de la romancière réside dans le fonctionnement narratif de son œuvre. Le choix des noms et des prénoms de ses personnages n'est également pas gratuit, nommer les personnages dans le roman, est significatif et ne fait que renforcer son discours de dénonciation.

L'écriture beyenne se présente comme un cri pour briser le silence des femmes, pour affirmer leurs existences et confirmer leurs identités en leur attribuant à chacune des prénoms qui correspondent à leurs vécus et reflètent leurs statuts dans la société. La romancière offre à ses personnages féminins l'occasion de s'identifier sans devoir être attachées à l'homme. On ne lit que les prénoms des femmes, rien que les prénoms en repoussant la nécessité des patronymes pour confirmer leur existence. Le patronyme est cité dans le roman pour rappeler ou se rappeler de la source de cette exclusion. Tout dans le roman, sa structure, la succession des événements, l'enchaînement des récits, le choix des personnages notamment leurs noms et leurs prénoms, est au service de ce discours de dénonciation.

Références:

- 1- Michel Grimaud, *Les onomastiques. Champs, méthodes et perspectives*. In *Nouvelle revue d'onomastique*, 1990 p. 8
- 2- Maïssa Bey, *Cette fille-là*, édition de l'aube, 2001, p.52
- 3- Maïssa Bey, *A contre silence* (Paris: collection Parole d'Aube, 1998), p.32.
- 4- Maïssa Bey, *Cette fille-là*, édition de l'aube, 2001
- 5- Maïssa Bey, *A contre silence* (Paris: collection Parole d'Aube, 1998), p.32.
- 6- Maïssa Bey, *Cette fille-là*, édition de l'aube, 2001, p.153
- 7- Idem.
- 8- Roland Barthes, *Proust et les noms, in Essais critiques*, édition du Seuil, 1964
- 9- Maïssa Bey, *Cette fille-là*, édition de l'aube, 2001, p.19.
- 10- Ana Solez Pérez, « *La pratique fictionnelle de Maïssa Bey: approche des techniques narratives de sous le jasmin la nuit* », in *Horizons maghrébins*, « la francophonie arabe: pour une approche de la littérature arabe francophone », n 52, p.95
- 11- Maïssa Bey, *Cette fille-là*, édition de l'aube, 2001, p.57
- 12- Idem, p.16.

Bibliographie:

- Barthes Roland, *Proust et les noms, in Essais critiques*, édition du Seuil, Paris, 1964
- BENDJELID, Faouzia (2009), « Enonciations des formes romanesques dans *Cette fille-là* » *Université d'Oran/ Crasc* ; pp.227-242
- Bey, Maïssa, *Cette fille-là*, édition de l'aube, France, 2001,

-
- Christine, Détrez, *Les écrivaines algériennes et l'écriture de la décennie noire : tactiques et quiproquos*, in *Etudes littéraires africaines*, <https://id.erudit.org/iderudit/1035119ar> , consulté Le 24 mars 2024 à 19 :48
 - Grimaud, Michel, *Les onomastiques. Champs, méthodes et perspectives*. In Nouvelle revue d'onomastique, www.persee.fr/issue/onoma_0755-7752_1990_num_15_1, 1990, p. 5-23
 - Houda Hamdi (Direction), *Maissa Bey: deux décennies de créativité*, Etudes littéraires maghrébines, 2^{ème} édition l'Harmatan, Paris, 2019
 - Soler Ana, « *La pratique fictionnelle de Maissa Bey : approche des techniques narratives de sous le jasmin la nuit* », in *Horizons maghrébins*, n 52, p. 94-103